

## LE CHOIX DE LOT

---

*Or Abraham dit à Lot : Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et les tiens ; car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas devant toi ? Sépare-toi donc de moi : si tu prends la gauche, j'irai à droite ; si tu prends la droite, j'irai à gauche. Alors Lot, levant les yeux, vit toute la plaine du Jourdain qui — avant que l'Éternel eût détruit Sodome et Gomorrhe — était arrosée partout, en allant vers Tsoar, comme le jardin de l'Éternel, comme le pays d'Égypte. Et Lot choisit pour lui toute la plaine du Jourdain. Il partit du côté de l'Orient et ils se séparèrent l'un de l'autre. Abraham habita dans le pays de Canaan, et Lot habita dans les villes de la plaine*

*et dressa ses tentes jusqu'à Sodome.  
Or les gens de Sodome étaient mé-  
chants et de grands pécheurs contre  
l'Éternel.*

*(Genèse, ch. XIII, v. 8-13.)*

Nous sommes à Béthel, où Abraham a dressé sur la colline un autel à Jéhovah. Dieu a béni son activité et celle de son neveu. Leurs troupeaux ont prospéré, le nombre de leurs serviteurs s'est fortement accru, si bien qu'ils ne peuvent plus rester sur le même territoire. Trop rapprochés l'un de l'autre, leurs bergers ont de fréquentes contestations. Alors se passe une scène qui rappelle les récits homériques par la simplicité et la grandeur. Abraham, avec la majesté d'un chef de tribu, parle ainsi à Lot : « Je te prie, qu'il n'y ait point de dispute entre tes bergers et les miens, car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas à ta disposition ? Sépare-toi, je te prie, d'avec moi. Si tu choisis la gauche, j'irai à droite. Si tu choisis la droite, j'irai à gauche. »

Il est impossible de ne pas admirer la grandeur d'âme d'Abraham. Lui, revêtu de l'autorité que lui confèrent son âge, son rang hiérarchique et sa haute situation dans le pays de Canaan, — il s'abaisse jusqu'à donner le choix à celui qui n'est pas même son

fil et qu'il aurait le droit de traiter comme son inférieur. Retenez bien ceci, ô vous qui avez ouvert votre cœur à la haine pour une part d'héritage dont on vous conteste la possession. Vous dites : « Mon droit est lésé, je veux le défendre : il y va de mon honneur comme de mon intérêt. Eh bien, voici un homme qui a tous les droits et qui, pour un bien de paix, y renonce : « Qu'il n'y ait point de dispute entre toi et moi, entre tes bergers et les miens, car nous sommes frères. »

Certes ce n'est pas ainsi que les choses se passent à notre époque où les intérêts passent avant les devoirs. On n'en reste plus même au droit strict et à la défense légale de ses biens, on pratique volontiers la triste maxime : « La force prime le droit. » De peuple à peuple, n'est-ce pas la morale que sanctionnent les traités, et qui trouve les plus complaisantes adhésions ? Que dis-je, de peuple à peuple ? — N'en est-il pas ainsi de parti à parti, au sein d'une même nation, et même de famille à famille, d'individu à individu ? L'horrible loi moderne qu'on appelle la lutte pour l'existence semble triompher sur toute la ligne ; ce ne sont plus même les revendications équitables de la justice, c'est la violence, c'est la spoliation, c'est la curée.....

En présence de la générosité d'Abraham, que fera Lot? Certes, il aurait dû dire au patriarche : « Je ne suis que ton serviteur, c'est à toi que je dois tout, je ne puis accepter le choix que tu me proposes. » La reconnaissance, aussi bien que la tradition du temps, qui affirmait l'autorité hiérarchique du chef de famille, l'y eût convié. — Nous trouvons que notre époque manque de respect envers les supériorités naturelles ou acquises, et nous avons raison. Eh bien! voici un homme, élevé dans la tradition des temps antiques, qui se montre bien moderne au point de vue de l'égoïsme, de la confiance en lui-même et de la volonté propre. Il lève les yeux, il regarde au loin la plaine arrosée jusqu'à Tsoar comme un jardin de Dieu. Là sont les richesses agricoles et les gras pâturages; là sont les villes de Sodome et de Gomorrhe avec tout leur prestige; là se trouvent les délices d'une brillante civilisation!... Et fasciné par ce spectacle, sans scrupule, sans remords, Lot s'adjuge la part la plus belle, laissant au vieillard le pays difficile et montueux. Est-ce que ce choix égoïste ne choque pas votre sens moral?

Enfants, ne souffrez jamais pour vos parents la seconde place, le rôle effacé. Il y a là une loi de préséance que la nature indique et de laquelle les

âmes bien nées ne s'affranchissent jamais. Traduisez ce noble sentiment de respect par mille nuances délicates qui feront oublier, même aux parents les plus âgés, la diminution de leurs forces. Laissez-leur toujours dans la famille, non seulement le premier rang, mais encore l'auréole qui doit l'entourer. Et si vos pères et vos mères se laissaient entraîner à une générosité excessive qui est l'un des traits caractéristiques de la paternité dans notre pays de France, n'y consentez pas ! A eux le repos, à vous le travail. A eux l'honneur, à vous la peine. A eux la vie rendue douce, facile, à vous la vie laborieuse, et, s'il le fallait, les renoncements, les privations ! Oui, pratiquez dans toute son étendue le noble devoir que l'antiquité elle-même appelait d'un nom sacré : la piété filiale.

Est-ce ainsi que l'entendent les jeunes générations ? Elles veulent jouir, et jouir vite. N'a-t-on pas vu des enfants se montrer impatients de recueillir l'héritage paternel ? N'a-t-on pas vu des parents se déposséder pour des fils ingrats, parce qu'ils risquaient d'être dépouillés par eux ? Est-ce que la cupidité portée à son comble — les journaux l'ont révélé — n'a pas fait quelquefois du parricide, autrefois légendaire, une horrible actualité ?... Sans doute nous n'avons rien de commun avec ces crimes mons-

trueux. Et pourtant n'y a-t-il pas, parmi les jeunes, une trop grande facilité à s'isoler des vieux parents, à s'affranchir de leur contrôle, à pratiquer à leur égard un tranquille égoïsme et parfois même, il faut le dire, un sans-gêne choquant? — D'une manière générale, dans la famille, comme hors de la famille, ne voit-on pas se produire la tendance à léser des frères, des amis, des rivaux, à s'enrichir ou à s'élever à leurs dépens, en tout cas, une singulière propension à s'adjuger partout et toujours la part la meilleure? — Voici une affaire : on la traite avec celui qui offre de gros bénéfices plutôt qu'avec l'honnête homme qui présente de sérieuses garanties. Voici deux alliances : on préfère la plus brillante, au point de vue terrestre, à la plus riche en avantages moraux. Dans toute décision à prendre, nous inclinons vers le parti le plus commode, vers celui qui favorise le plus nos intérêts ou nos plaisirs. En sorte que nous accomplissons tous les jours, et pour ainsi dire sans nous en douter, le choix funeste du neveu d'Abraham. Qui voudrait me contredire?

Le choix de Lot devait peser sur sa vie entière,  
— nous le verrons plus tard, — comme toute déci-

sion importante aura toujours une portée immense sur notre destinée terrestre, et peut-être sur notre avenir éternel.

Pour le moment, nous voulons vous rendre attentifs à un second péché, contenu dans le choix de Lot, c'est le peu de souci qu'il montre de vivre dans la société des méchants.

Il ne pouvait ignorer — cela ressort du texte — que les habitants de Sodome étaient de grands pécheurs. C'est donc de propos délibéré qu'il alla s'établir parmi eux. Lot aurait pourtant dû se dire que son oncle Abraham, avec sa foi robuste et sa belle intimité avec l'Éternel, était plus qualifié que lui pour affronter le contact de ces hommes impies. Il paraît qu'il ne se le dit pas et qu'il n'eut aucune crainte d'élever sa famille dans ce milieu corrupteur. Certes quand Dieu nous impose la douloureuse nécessité de vivre dans une société incrédule, il faut l'accepter et recourir à la force d'en haut pour ne pas être submergé par l'océan du mal. Mais choisir cette situation, quelle imprudence, quelle folie ! « Celui qui cherche le danger y périra », nous dit l'Écriture.

Lot ne dut pas rester longtemps sans s'apercevoir de sa faute. Quand il eut quitté la demeure du patriarche et cet autel de Béthel où il allait

adorer Dieu avec sa famille, vrai ciel qui dominait de sa clarté sereine la terre de Canaan, quel enfer l'attendait à Sodome et à Gomorrhe ! La Bible ne nous dit rien de son séjour au milieu de ces hommes corrompus, si ce n'est « qu'il affligeait chaque jour son âme juste à cause de leurs mauvaises actions ». Il a donc beaucoup souffert à cause d'eux. Je me représente ce qui se passait en son âme. « Eh quoi ! j'aurais pu rester dans l'air pur des montagnes et j'ai préféré les vapeurs épaisses de la plaine. Eh quoi ! j'eusse élevé mes enfants sous la bénédiction des autels de Jéhovah, et je les ai amenés, de propos délibéré, dans cette atmosphère malsaine. Oh ! quels regrets durent tourmenter cette âme faible, mais non pervertie !

L'influence du milieu ! Combien en ai-je vu de ces simples, de ces naïfs venus de province pour trouver un Eldorado à Paris ! Ils y ont perdu, avec la petite fortune paternelle, leur pureté native, les pieux souvenirs de leur enfance... Combien n'en ai-je pas rencontré, sur un lit d'hôpital, et même entre les murs d'une prison ! L'influence du milieu, y avons-nous pensé, nous qui habitons cette grande ville où les mauvais exemples s'étalent avec cynisme, dans les rues, sur les places publiques,

où tout sert de réclame au vice : les kiosques, les journaux, les théâtres, et presque tous les lieux de plaisir. Ah! ce n'est pas tout simple de vivre dans les Sodome et les Gomorrhe modernes. Les meilleurs risquent d'y perdre quelque chose de leur sainte horreur du péché et de leur haine vigoureuse contre le mal! Je ne saurais trop pré-munir les chrétiens contre la mollesse de la conscience contemporaine. Je dirai aux jeunes femmes : « Soyez pures, ne souffrez aucune conversation malséante, aucune lecture coupable, aucune relation avec des compagnes séduisantes, mais légères. » Je dirai aux pères et aux mères : « Faites à vos enfants une saine atmosphère intérieure qui purifie celle du dehors. Ne vous permettez aucun de ces propos qui laissent soupçonner un secret scepticisme à l'égard du bien, une fatale indulgence envers le mal. Ouvrez votre maison, non aux camarades les plus haut placés, mais aux plus sérieux et aux plus délicats, non aux jeunes filles les plus brillantes, mais aux compagnes les plus pieuses et les plus modestes. » En même temps, parents sérieux de nos églises, placez vos enfants sous une ferme direction chrétienne. Dans un siècle où la science affirme l'influence du milieu pour transformer le tempérament

physique, comment seriez-vous insoucians de ce qui peut former l'âme de vos enfans? Comment négligeriez-vous par exemple ces écoles du dimanche où l'élément moral le plus élevé s'unit à la prière, au culte et à l'étude de la Bible? Non, je ne pourrais comprendre l'indifférence des parents pour ce moyen d'éducation et de salut! Enfin laissez-moi dire ici, au plus grand comme au plus petit : « Prenez garde au milieu dans lequel vous êtes appelé à vous développer ; préférez un emploi peu lucratif à une position bien rétribuée où votre âme serait en péril ; avant d'accepter telle ou telle situation, informez-vous si votre vie religieuse doit y prospérer, ou s'y appauvrir, y devenir plus terrestre ou plus sainte. » Question importante du séjour, des relations, de l'entourage, que Lot ne se posa même point, lorsqu'il fit le choix fatal dont nous allons voir les tragiques conséquences.

Un matin, au lever du jour, deux anges viennent de la part de Dieu presser Lot de quitter Sodome, car l'heure du jugement a sonné ; les villes impies vont être anéanties par une pluie de feu et de soufre. Les jugemens de Dieu, locution surannée,

manière de parler qui fait sourire notre siècle. Eh bien, ô sceptiques, allez en Terre sainte, sur les pas des voyageurs, allez constater la terrible réalité des jugements de Dieu. Les villes de la plaine ont disparu, englouties dans les abîmes d'une mer lugubre comme la mort dont elle porte le nom : la mer Morte! Elle est là, roulant ses eaux pesantes au milieu d'un affreux désert, ne reflétant que les rochers et le sable. Pas un oiseau, pas un poisson, pas un arbuste pour démentir cette funèbre appellation : la mer Morte! Elle est là, après des milliers de siècles, comme le texte ineffaçable, comme le libellé authentique de la sentence divine. Et de ces lieux maudits, s'élèvent les accents de la parole inspirée : « On ne se moque pas de Dieu; ce que l'homme a semé, il le moissonnera aussi. » C'est la loi des peuples comme celle des individus. — Et il y a des hommes qui se raillent encore des jugements de Dieu. Mais il y en avait aussi à Sodome et à Gomorrhe; il y en avait à Babylone et à Ninive, comme il y en a aujourd'hui à Paris, à Londres, à Berlin. Et qui vous dit que, dans le déroulement des siècles, les ruines de Paris, de Londres, de Berlin, ne viendront pas un jour attester les jugements de Dieu. N'avons-nous pas vu comme un éclair de

l'éternelle justice, il y a dix-huit ans, dans Paris en flammes, livré à des scènes apocalyptiques que l'imagination d'un Dante eût à peine osé concevoir... Non, « on ne se moque pas de Dieu! »

Malgré les péchés d'un choix égoïste et coupable dont il porta la peine, Lot est l'objet de la miséricorde de Dieu qui lui envoie deux anges pour le presser de sortir de la ville maudite. Et pourtant « Lot tardait à partir », nous dit le texte biblique. Pourquoi tardait-il à quitter ce milieu fatal? Parce qu'il avait un caractère faible et irrésolu; parce qu'il ne croyait qu'à moitié aux menaces de Dieu; peut-être parce qu'il était sollicité de rester à Sodome par sa femme et par ses filles qui n'avaient que trop respiré cette impure atmosphère;... peut-être, parce qu'il avait là ses troupeaux, ses richesses, ses intérêts matériels.

Vous vous scandalisez des lenteurs insensées du neveu d'Abraham. Mais croyez-vous que Lot soit seul à s'attarder? Nous sommes appelés, comme lui, à sortir de Sodome et de Gomorrhe : — Sodome et Gomorrhe, ce n'est pas seulement tel milieu malsain auquel nous devons nous arracher, telle rela-

tion coupable que nous devons rompre ; — Sodome et Gomorrhe, c'est notre état naturel de péché et de condamnation, c'est le royaume de Satan qu'il faut fuir pour vivre « en nouveauté de vie » dans le royaume de Dieu. Eh bien ! n'est-il pas vrai que nous résistons à la voix qui nous crie : « Comment échapperez-vous si vous négligez un si grand salut ? » Nous nous persuadons que nous aurons le temps de nous convertir, et qu'après tout, il ne faut pas donner un sens trop littéral aux menaces de la Bible. Nous entendons des prédications chrétiennes qui remuent notre conscience, puis, après un bon mouvement, nous retombons dans notre apathie ordinaire. Nous sommes attirés par l'exemple d'un homme pieux, nous aspirons à lui ressembler, mais bientôt le monde nous ressaisit avec sa morale facile qui flatte nos penchants et n'exige de nous aucun sacrifice. Quelquefois Dieu nous cherche, comme Lot, en nous comblant de biens ; hélas ! au lieu de lui donner nos cœurs, nous nous endormons « au son doux et subtil » de sa bonté. Quelquefois nous recevons la visite de messagers plus directs ; ce sont les anges sévères de l'épreuve, c'est une déception, c'est une maladie, c'est un deuil cruel ! Un moment nous avons écouté la voix

grave qui nous pressait de nous repentir... puis elle s'est perdue dans le bruit de nos distractions ou de nos affaires. Oh! les tardeurs, ceux qui hésitent à suivre la vérité qu'ils connaissent, à quitter la voie qu'ils savent être mauvaise, à accomplir les renoncements qu'ils savent être nécessaires..... N'est-il pas vrai que l'église les compte par milliers?

Enfin Lot se décide, mais il faut que les anges le prennent par la main et le contraignent à sortir de la ville maudite. Le voilà hors des murs : le voilà sur le chemin de Tsoar! Tsoar la ville de refuge et de délivrance!.... Tout à coup, que voit-il? Un déluge de feu et de soufre tombant sur Sodome et Gomorrhe et les engloutissant, avec toute la plaine du Jourdain, dans un océan de flammes... A ce spectacle, il me semble voir Lot tomber à genoux, dans l'effusion de sa reconnaissance pour Celui qui l'a si miséricordieusement délivré; mais il me semble aussi entendre le cri de sa conscience : « Eh quoi, n'avoir pressé ces infortunés de se convertir, ni par mes paroles, ni par mes exemples! Eh quoi, moi sauvé et ces milliers d'âmes perdues! Moi, l'objet de sa miséricorde, elles, frappées par

ses jugements... Quels regrets, quels remords!...

Tsoar, c'est Jérusalem, c'est le Calvaire où le sang rédempteur a été répandu! Pécheur, regarde à la sainte victime qui meurt pour toi et dont le cri d'angoisse ébranle la terre et les cieux! Il n'est jamais trop tard pour faire appel à son amour divin. Et pourtant, vous dirai-je, n'attendez pas! ne vous préparez pas le regret d'une vie où les appels de Dieu sont restés sans réponse, où l'on a tardé, tardé encore à lui donner son cœur! Puis, lors même que vous seriez sauvés à la dernière heure et « comme à travers le feu », ainsi que Lot, — n'est-il pas amer de se dire qu'on aurait pu travailler au salut de ses proches, de ses amis, de ses concitoyens et qu'on ne l'a pas fait; — qu'on aurait pu prier pour un monde incrédule, pervers, et qu'on n'a pas prié! — qu'on eût pu être un ange sévère chargé d'arracher les âmes à la perte, et qu'on s'y est refusé?... Quels regrets, quels remords! Ne vous semble-t-il pas que ces regrets, que ces remords devraient nous poursuivre, — même pardonnés, même sauvés, — jusqu'au sein des béatitudes éternelles? O Dieu, épargne-nous cette confusion et cette douleur! — Amen.

---